

## Démons débonnaires dans le roman des camps

Séverin Ngakosso \*

**ORCID iD** <https://orcid.org/0009-0003-6548-5360>

### RESUME

Le roman des camps, dans son cheminement épistémologique, a toujours respecté une logique notoire : réécrire l'antagonisme sans précédent entre antisémites et Juifs – les premiers étant souvent les bourreaux ; les seconds les souffre-douleurs. Ce qui n'est aucunement surprenant puisqu'il est dans une large mesure héritier de l'histoire ; l'histoire qui a attesté sans ambages que de 1933 à 1945 le régime allemand n'a fait que propager sans état d'âme, partout à l'identique, la même psalmodie de la haine des Juifs qu'il perçoit et traite comme des erreurs de la création ou des contraires de la race humaine. Ainsi, pour de nombreux d'entre eux ayant vécu pendant le règne sanguinaire et létal de ce gouvernement dirigé par le Führer ou Guide Adolf Hitler, ce dernier puis ses nombreux adeptes nazis, à cause de leur méchanceté sans commisération à leur égard, sont des démons. Contrairement à cette perception presque collégiale, la présente étude fondée exclusivement sur quelques œuvres romanesques concentrationnaires françaises va attester qu'il y a des officiers nazis puis leurs sbires qui se sont montrés bons ou humains envers les Juifs au cours de cette période allant parfois jusqu'à sacrifier leur carrière et leur vie. Ce sont de tels protagonistes philanthropes ou humanistes que nous appelons "démons débonnaires".

### MOTS-CLES

Démons; Débonnaires; Roman Des Camps

### Good-natured demons in the camp novel

### ABSTRACT

The novel of the camps, in its epistemological journey, has always respected a notorious logic: rewriting the unprecedented antagonism between anti-Semites and Jews – the former often being the executioners; the latter the scapegoats. Which is not surprising since he is to a large extent heir to history; history which has unequivocally attested that from 1933 to 1945 the German regime did nothing but propagate without hesitation, everywhere identically, the same chanting of hatred of the Jews whom it perceives and treats as errors of creation or the opposites of the human race. Thus, for many of them who lived during the bloodthirsty and lethal reign of this government led by the Führer or Guide Adolf Hitler, the latter and then his many Nazi followers, because of their wickedness without pity towards them, are demons. Contrary to this almost collegial perception, the present study based exclusively on a few French concentration camp novels will attest that there were Nazi officers and then their henchmen who showed themselves to be good or humane towards the Jews during this period sometimes going as far as to sacrifice their careers and their lives. It is such philanthropic or humanistic protagonists that we call "good-natured demons".

### KEYWORDS

Demons; Good-Natured; Camp Romance

---

\* Docteur ès Lettres en Littérature française, principalement en Roman français, de l'université Marien Ngouabi de Brazzaville, République du Congo. Ses travaux portent généralement sur la littérature des camps de concentration ou d'extermination nazis, spécifiquement sur le génocide juif d'alors appelé communément Shoah, socle de sa récente Thèse de Doctorat citée dans la bibliographie de cette étude. Depuis 2012, il est enseignant permanent au parcours de Langue et Littérature Françaises (de l'université précitée) où il dispense les cours de roman français, d'histoire de la littérature française, de genres et formes littéraires puis de civilisation française. E-mail: [ngakossososeverin70@gmail.com](mailto:ngakossososeverin70@gmail.com)

## Introduction

Dans la presque sempiternelle haine des antisémites envers les Juifs peu avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, animosité reprise comme un leitmotiv par des romanciers ayant vécu ou non à cette époque, juifs ou non ; il est des nazis qui se sont autoproclamés ou se sont vus attribuer par leur hiérarchie le statut de rois de la violence. Notre étude se propose de les portraiturer en évoquant leur comportement de brutes au sein de quelques romans des deux dernières décennies du XX<sup>ème</sup> siècle puis de la première (décennie) du XXI<sup>ème</sup>. Par ailleurs, en prenant comme socle les dires selon lesquels « le monde romanesque n'est que la correction de ce monde-ci (...) Les héros ont notre langage, notre courage et notre force (...) Ils sont des surhommes ou des demi-dieux que nous chargeons d'accomplir les actes héroïques devant lesquels nous avons faibli (...) » (Mauriac, 1933, pp. 82, 91, 92) ; nous allons somme toute sortir de l'ordinaire en mettant un accent particulier sur les hitlériens et leurs suppôts protecteurs des Juifs lors de la Shoah – notamment la période de leur persécutions puis extermination par le gouvernement fasciste allemand. De fait, comment ces protagonistes, pourtant nazis ou travaillant pour la cause nazie, s'y sont-ils pris pour parvenir à préserver la vie des Juifs, leurs ennemis notoires ? Quels dangers ont-ils encourus ? Et quelles leçons pouvons-nous tirer sur ce ?

Ledit article va répondre à ces questions et aura comme approches méthodologiques la sociocritique puis le réalisme littéraire (qui privilégie la représentation exacte de l'environnement et de la société à l'instar des réalistes et des naturalistes entre 1830 et 1890). La sociocritique, puisque le roman des camps est celui à plus d'un titre où le rédacteur se charge généralement de donner à son entreprise une riche estampille sociétale en recrutant comme personnages des personnes réelles ayant pris part, de près ou de loin, à la Shoah. Il concilie fréquemment les référents textuels (les faits ou objets qui n'existent que dans le seul cadre de la fiction romanesque) et ceux situationnels (qui renvoient à la réalité sociale). Dans leur ensemble, ces deux outils de la critique littéraire permettront de faire comprendre que les œuvres romanesques concentrationnaires « portent la marque du contexte historique, social, économique et politique dans lequel elles naissent et se développent [et que] seule la prise en compte de ce principe permet de les mieux évaluer. » (Zima, 1978, p. 88)

## 1. Catégories de démons dans le roman des camps

Pour des besoins de clarté, de probité, de netteté et d'honnêteté scientifiques, par ce que certifient les orfèvres de la littérature des régimes totalitaires, le "roman des camps" désigne un roman ou un ensemble de romans qui peignent ou réécrivent les errements nazis envers les Juifs et les autres individus non aryens surtout dans les camps de transit, de concentration et d'extermination entre 1933 et un peu au-delà de 1945. Il est encore appelé "roman concentrationnaire" ou "roman de la Shoah" (Ngakosso, 2023, p. 18). Par ailleurs, si nous nous en tenons à son étymon grec "daïmôn ou daïmonion", un démon est une créature spirituelle, invisible et méchante, dotée de pouvoirs supra-humains. En littérature mieux dans le roman des camps, ce terme a plusieurs connotations appliquées davantage aux bourreaux du système hitlérien quant à leurs errements envers les prisonniers mis à leur disposition.

Selon l'orientation de la présente analyse, entre autres "démons", il y a les instigateurs de la Shoah, principalement le Führer Adolf Hitler considéré par ses suppôts et une majorité de son peuple comme le Dieu suprême pourvoyeur de vie éternelle. Pour ceux-ci en effet, "Heil Hitler" (Huston, 2006, p. 385), c'est-à-dire "le salut appartient à Hitler". Aux cotés de ce grand Guide allemand, ses caciques sont à inclure parmi ceux que les Juifs traitent de "démons".

Excepté Adolf Hitler et ses plus proches collaborateurs, le reste des nazis dans leur ensemble sont aussi des "démons". En effet, "nazi" est le nom abrégé du Parti National-Socialiste des Travailleurs Allemands qui a été fondé en 1919, au lendemain de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, et a gagné en popularité dans les années 1920. Racistes, violents et antisémites, les nazis croyaient en la supériorité de la race aryenne sur le reste des races et voyaient tous les non Aryens comme des erreurs de la création, des personnes dénuées de valeur. A en croire Victor Klemperer, la violence exacerbée est leur marque phare et distinctive. Il précise que « dans le langage du Troisième Reich, le nazi demeure la métaphore de la violence. Sans force physique accentuée, on ne peut être nazi. La noble image d'un nazi est avant tout l'application de la violence dans ses rapports quotidiens. » (Klemperer, 1996, p. 67)

Une autre acception de "démons" s'applique largement aux SS, une catégorie particulière de nazis. SS dans la terminologie hitlérienne est le sigle de "SchutzStaffel", organisation paramilitaire et policière nazie créée en 1925 pour assurer la garde personnelle du Führer Adolf Hitler. A partir de 1939, elle s'occupe aussi du contrôle des territoires occupés par l'Allemagne, la gestion et la garde des camps de concentration ou

d'extermination nazis. En français, ce sigle métaphorique signifie "tête de mort" à cause sans aucun doute du manque de pitié de ses troupes envers les opposants. (Ngakosso, 2023, p.44) Dans le roman des camps, ces SS sont communément appelés « Anges de la mort » (Combescot, 1991, p. 290).

Sont également inclus dans la liste des "démons" d'après le vocabulaire concentrationnaire : les antisémites. De fait, « le terme antisémitisme a été inventé en 1879 par le journaliste allemand Wilhelm Marr pour signifier la haine envers les Juifs et le judaïsme pour des raisons sociales, économiques, politiques ou raciales. Par conséquent, un antisémite est une personne qui a de l'animosité pour les Juifs en se fondant sur les raisons précitées ou l'une d'entre elles. » (Dumond, 2005, p. 46)

Presque dans le même ordre de pensées, certains personnages (juifs ou non) du roman des camps peignent généralement les Allemands comme des "démons", des monstres. C'est ainsi que Mme Webern – Allemande antinazie et protagoniste de *Lignes de faille* – les peint en termes d'indignation : « Les Allemands sont des monstres et ils ont choisi un monstre pour les diriger. » (Huston, Op. cit., p. 453) Une autre ennemie du nazisme, Mme Angellier, renchérit dans *Suite française* d'Irène Némirovsky : « Un Allemand n'est pas un homme, c'est une personnification de la cruauté, de la perversité et de la haine. » (Némirovsky, 2004, p. 328) Autant pour un personnage philanthrope de Jacques Brenner dans *Les Amis de jeunesse* qui, après avoir été libéré d'un camp allemand pour être transféré dans un autre au sein duquel les conditions d'internement demeurent cruelles, confie à un compagnon d'esclavage : « L'Allemand est né cruel, la civilisation le rendra féroce. » (Brenner, 1984, p. 29)

Dans les romans dits des camps sur lesquels nous nous fondons, ces divers "démons" sont des protagonistes qui, selon les cas, les endroits et les directives, maltraitent, torturent et tuent les Juifs. Ils ont à leur égard toutes les sortes de comportements négatifs : haine, fermeté, brutalité, sadisme. Ce sont des tyrans et des homicides sans vergogne comme nous l'illustrerons.

## **2.Scélérateuse notoire des démons dans le roman de la Shoah**

Au sein du roman concentrationnaire, la ferveur nazie est à son comble et toute personne ayant des liens avec un ou des Juifs est affreusement menacée. Journallement, la vie de tels personnages ne fait que prendre une tonalité amère. Les antisémites sont fréquemment aux trousses des familles censées cacher la racaille qu'ils cherchent et recherchent. Du reste, pour quiconque, c'est « commettre une erreur très grave que de

secourir ou de protéger des (...) Juifs sous les régimes nazi et vichyssois. » (Boussinot, 1985, p. 149)

Étant donné que la Shoah est une extermination volontaire, concertée et minutieusement orchestrée des Juifs sous Hitler, les personnages aryens éprouvent une grande animosité envers tous les amis de ces victimes. Les antisémites promettent qu'ils ne témoigneront aucun geste d'amour vis-à-vis de tous les hypocrites cachant les Juifs au sein de leurs maisons. Telle est l'une des leçons véhiculées par le roman *Quand les loups rôdent* de Johan Bourret dans lequel le protagoniste qui s'exprime alors n'ignore pas les subterfuges des soldats nazis pour épouvanter les défenseurs des Juifs : « Vous êtes Ferdinand Grillon ? Nous sommes de la Gestapo<sup>1</sup> et rappelez-vous que nous fusillons toutes les personnes qui aident des juifs (...) Vous n'avez qu'à demander à côté. Tout le monde vous dira : les juifs, je peux pas les blairer. » (Bourret, 1999, pp. 217, 218) Vu que transir de peur à cause d'une menace ne traverse aucunement l'esprit de bon nombre de "Justes"<sup>2</sup> ou "Philosémites", c'est-à-dire des protecteurs des Juifs (Dumond, Op. cit., p. 59) – car ils ont comme modèles souverains les "justes" mentionnés dans *La Bible*–; dans le roman des camps, certains hitlériens/antisémites vont jusqu'à procéder à leurs arrestations.

Assurément, les multiples menaces contre les défenseurs des Juifs sont des signes avant-coureurs de certains phénomènes plus pénibles, entre autres les arrestations des protecteurs véritables de ces ennemis du nazisme. Pour ne prendre que l'essentiel, quoique de tels cas foisonnent, nous allons nous référer à deux romans concentrationnaires. D'un côté, *L'Empereur* évoque l'arrestation d'un ambassadeur français pour avoir protégé les Juifs. A ce propos, son personnage principal raconte : « L'ambassadeur Scapini resta quinze mois emprisonné, car arrêté pour " intelligence avec l'ennemi juif" (...) Dieu lui-même sait ce qu'il adviendrait de lui. » (Diwo, 1994, p. 294) De l'autre, le père de Charles Lambert dans *Le Soleil des morts* est arrêté et incarcéré par le SS Hauptmann Fuller à la kommandantur de Paris pour avoir agi comme l'ambassadeur Scapini. En effet, quand le héros de ce roman de la Shoah prend l'initiative d'aller demander pour quelle raison son père a été arrêté, ce SS lui répond crûment que « c'est sur lettre anonyme racontant qu'il reçoit des juifs. » (Clavel, 1998, p. 415)

Ces deux courts extraits romanesques montrent que pendant la Shoah, les "démons" sont très cruels. En effet, en aidant la judaïcité, beaucoup de non Juifs payent

<sup>1</sup> Gestapo (Geheime Staatspolizei) : Police secrète d'État (Ngakosso, Op. cit., p. 381).

<sup>2</sup> Le mot "Juste" ou "Philosémite" dans la littérature concentrationnaire est une hypertextualité ayant comme sources les versets bibliques suivants Proverbes (29 : 2 ; Psaume 37 : 29 ; 72 : 7), etc.

un lourd tribut en voyant leur avenir hypothéqué, leur quiétude troublée et leur longévité menacée. Cependant, parce que nommés métaphoriquement Justes, ils ne sont pas désarçonnés devant les antisémites en dépit de leurs menaces, des arrestations arbitraires voire de cruelles tortures.

Dans le roman dit des camps, les tortures que les “démons” font subir aux Philosémites sont inimaginables. *Les Amours égarées* dépeint des soldats nazis sans compassion ni empathie devant de tels personnages qu’ils font « cracher du sang ; dont Mme X. âgée de quatre-vingt-dix ans (...) et Mme Z. enceinte de huit mois prise avec ses cinq enfants dont l’aîné avait sept ans. » (Oldenbourg, 1987, p 97) De la même manière qu’on assène des coups de gourdin à un cochon avant de l’égorger pour le manger ou le vendre, de même dans *Des Enfants dans les arbres*, Marie-Henriette Maïs, une présumée protectrice des Juifs, a été torturée par d’innombrables agents de la police secrète nazie ou Gestapo. Le narrateur de ce roman rapporte : « Les cent cinquante hommes de la Gestapo tapèrent cruellement Marie-Henriette Maïs (...) Elle reçut [des] coups de crosse à la tempe, et ce fut le chef lui-même qui la jeta ainsi à genoux (...). » (Boussinot, Op. cit., pp. 243, 244)

Expliquant le pourquoi des persécutions dont Maïs est l’objet, un “démon”, notamment un haut gradé nazi, le Befehlshaber Kröll, soutient qu’elle « était coupable d’avoir "hébergé des enfants juifs" : une aussi vague humanité (...) et elle se trouvait déjà dans un wagon à bestiaux parti de Drancy pour Auschwitz. » (Ibid., p. 244) En revanche, l’hostilité rencontrée par les Justes ou Philosémites pendant la Shoah fait que certains antisémites usent de leur autorité abjecte pour non seulement les torturer, mais aussi et surtout pour les tuer tout bonnement.

La plupart des Philosémites ne restent pas en vie dès qu’ils sont dénoncés. Il est courant, comme l’explique le roman *Le Livre de Juste*, que durant la Shoah « les indésirables, c’est-à-dire juifs ou défenseurs des juifs (...) étaient envoyés dans des camps de travail où on les faisait mourir d’épuisement ou de faim. » (Desvignes, 1986, p. 571) Comme pour corroborer ce qui précède, le héros de *La Pompéi* raconte avoir assisté, au cours de la même période, à l’exécution sommaire, « le dos collé contre un mur, de deux accusés par la Gestapo d’avoir passé des juifs en Espagne, en provenance de l’Allemagne. » (Pilhes, 1985, pp. 98, 99) Les “démons” hitlériens et leurs sbires ne témoignent aucune compassion envers toute personne reconnue avoir caché des Juifs, même un estropié comme le père de Maria, héroïne de *La Souris verte* : « Le père de

Maria von Mürner avait caché dans sa propriété deux Juifs. Ces derniers découverts, il avait été arraché à son fauteuil de paralytique pour être fusillé. » (Sabatier, 1990, p. 240)

Au sein du roman des camps, les “démons” éliminent parfois de façon sournoise des Justes, surtout quand il s’agit des autorités diplomatiques éminentes. *L’Œil du silence* révèle cette facette insolite de leur cruauté, en recourant à ce qui est arrivé à un diplomate suédois. Témoin cet extrait : « Le diplomate suédois Raoul Wallenberg (...) avait sauvé des milliers de juifs pendant le conflit. Depuis le mois de mars, il avait disparu. » (Lambron, 1993, p. 329 »

Ces “démons” prennent ordinairement le malin plaisir de se prévaloir de la sorte devant les détenus juifs : « L’Ange de la mort, c’est moi ! Comme si tu ne le savais pas ! Comme si tu ne l’avais pas toujours su ! Maintenant, c’est fini ! Plus un mot. » (Combescot, Op. cit., p. 290). Le narrateur du même roman précise au sujet de ce “démon” : « Pour son manque de commisération pour les prisonniers du camp de Dachau et après son sobriquet de l’Ange de l’Horreur (...), peu à peu il se transformait en Ange d’Extermination, en grand fossoyeur (...) et pour les juifs dans les baraquements, il leur fallut bien se rendre compte que même les anges apprennent la cruauté. » (Ibid., pp. 310, 311)

A Dachau, de nombreux Juifs sont torturés par des “démons”, avant qu’ils ne soient exécutés. Le héros de *Voir ci-dessous : Amour* explique que dans cette geôle nazie, un chef SS nommé Neigel, pour faire montre de son fiel envers un détenu juif, a eu comme manie de le frapper impitoyablement pour le tuer par la suite : « Neigel, le chef S.S., frappa mortellement le jeune juif (...), qui tomba à genoux, visage contre terre, et soufflait comme un animal (...). De terreur, il a lâché un jet de matières fécales. Neigel pointa son arme contre lui et l’a achevé... » (Grossman, 1991, p. 454)

Par-dessus tout, malgré ces vicissitudes de la vie dues à leur bonté, en d’autres termes, les intimidations, les arrestations, les persécutions et les exécutions des leurs ; rien ne décourage certains Justes. Au contraire, ils ne ménagent aucun effort pour venir en aide aux Juifs en mettant en avant leur philanthropie, leur humanisme et leur empathie. Parmi eux, le roman des camps fait état des nazis et de leurs auxiliaires. Nous les appelons donc “démons débonnaires”.

### **3. Empathie des démons durant la Shoah**

Toujours chez les Anciens, notamment les Grecs, un “démon” n’était pas uniquement perçu comme un méchant ou un mauvais esprit. Il était aussi vu en certaines

circonstances comme une merveilleuse créature, un ange agissant pour le bien d'un individu ou d'une communauté. Dans plusieurs romans, durant les jours sombres connus par les Juifs sous Hitler, leurs délations sont courantes. Au sein de quelques-uns d'entre eux, malgré la forte hostilité éprouvée envers les Juifs, quelques nazis ne se défont pas de leur panache pour les cacher et les défendre. Oui, les efforts des Juifs conscients du danger pour échapper à leur génocide sont quelquefois et étonnamment secondés par les acolytes du Führer Hitler.

En clair, à la différence du sous-ensemble précédent où les Juifs des camps hitlériens restent secourus par des non Juifs philanthropes ; dans celui-ci, le roman de la Shoah fait spécifiquement état des "démons débonnaires" qui les protègent, c'est-à-dire des Allemands ou des nazis eux-mêmes ainsi que leurs auxiliaires. Par conséquent, le titre de cette analyse "démons débonnaires dans le roman des camps" s'applique explicitement à ces derniers.

Quelques romans des camps regorgent des récits évoquant des Allemands ou des nazis courageux qui, sans craindre les représailles de leur impitoyable hiérarchie, arrachent les Juifs des griffes de la Shoah. Des exemples sont donnés par les destins extraordinaires de certains protagonistes dont l'existence et les événements ont un aspect incroyable voire invraisemblable. Tel est le cas d'Oskar Schindler dans *La Liste de Schindler* – roman ayant inspiré le célèbre film de Steven Spielberg portant le même titre.

L'intrigue de ce chef-d'œuvre littéraire se déroule à Cracovie en Pologne, en 1943. Oskar Schindler, industriel allemand, est venu dans cette ville en emboîtant le pas à l'armée nazie et a vite fait de prospérer grâce à ses amis SS, en fabriquant de la vaisselle émaillée. Eprouvant un crève-cœur de voir les Juifs quotidiennement spoliés et séquestrés, il prend la ferme résolution de les sauver de l'extermination, en les gardant à travailler dans son entreprise. Pour y parvenir, il corrompt fréquemment Amon Goeth, commandant du camp de travaux forcés de Plaszow, situé à proximité du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Ainsi, grâce à l'audace de ce personnage au cœur débonnaire, une liste de Juifs échappe à la mort. Le narrateur de ce roman dit à son propos : « En quelques mois, Oskar engagea quelque cent cinquante ouvriers ou employés juifs. L'usine (...) devenait leur refuge. » (Keneally, 1984, p. 88)

S'il est avéré que le régime hitlérien encourage une flambée d'antisémitisme violent et présente ad libitum les Juifs comme des apatrides, des envahisseurs malfaisants, belliqueux, fauteurs de troubles, hypocrites ; il est vraiment risqué pour certains nazis ou leurs sbires de se faire "démons débonnaires". Or quelques-uns le sont devenus. Selon



d'aucuns personnages juifs d'ailleurs, l'erreur serait de croire que tous les SS ne sont que des êtres violents ou inhumains, des brutes éthyliques. À ce sujet, dans *Noir Tango (1945-1947)*, Daniel dont la mère et les sœurs avaient disparu au camp pour femmes de Ravensbrück, s'inscrit en faux contre l'héroïne Sarah qui promulgue sans cesse que tous les Allemands ou SS demeurent antisémites :

Je ne crois pas à la responsabilité collective du peuple allemand.  
Personnellement, je peux témoigner de soldats SS ayant eu un comportement humain envers les détenus juifs.  
-Ils ne devaient pas être nombreux, répliqua Sarah. (Deforges, 1991, p. 55)

S'il est certes vrai que de tels personnages empathiques sont rarissimes dans le Troisième Reich, le personnage principal du roman des camps *Les Bienveillantes* fait état d'un "démon débonnaire", « le SS Berück von Roques qui avait infligé soixante jours d'arrêt, pour insubordination, aux soldats qui tiraient sur des Juifs de leur propre initiative (...) puis avait fait écoper six mois de prison à un sous-officier pour le meurtre d'une vieille juive. » (Littell, 2006, p. 98) Dans la même perspective, *La Nuit* évoque le philosémitisme de quelques Kapos. Pour la raison que « la sociocritique opère à la fois sur le texte, l'histoire et l'idéologie » (Duchet, 1979, p. 39); cette approche méthodologique nous aide à comprendre que de nombreux survivants des camps les connaissent bien. Pour s'en convaincre, Max Liebster, déporté juif ayant perdu huit êtres chers lors de la Shoah, et qui, de janvier 1940 à mai 1945, a lutté avec acharnement pour rester en vie dans cinq différents camps de concentration (Sachsenhausen, Neuengamme, Auschwitz, Buna et Buchenwald), confirme à leur sujet :

Dans les camps nazis, si les prisonniers détestaient les gardiens SS, ils méprisaient davantage encore les Kapos, ces détenus qui coopéraient avec les SS en échange de certains avantages. Les Kapos étaient chargés de distribuer la nourriture aux prisonniers et de leur administrer des corrections. Ils se montraient souvent injustes et lunatiques. Les détenus ont eu mille raisons de haïr tant les SS que les Kapos. (Liebster, 1995, p. 6)

Deux autres survivants de la Shoah confirment ces propos. Pour Simon Wiesenthal, « les "Kapos" sont des criminels, des voleurs et des assassins qui tenaient le haut du pavé. Soutenus par la direction du camp, ils occupaient les bons postes. Ils avaient droit à la meilleure nourriture et aux meilleurs vêtements. » (Wiesenthal, 1981, p. 116) Quant à Martin Gray, « les Kapos formaient l'aristocratie des camps (...) Ils étaient des voyous. » (Gray, 1971, pp. 162, 165)

Bien que les Kapos soient assimilés à des démons maléfiques pendant la Shoah ; dans le roman de Wiesel précité (*La Nuit*), il est certains qui sont des anges gardiens des Juifs au sein des camps hitlériens. Sur ce, voici comment l'un d'eux les avertit bienveillamment :

Camarades, vous vous trouvez au camp de concentration d'Auschwitz. Une longue route de souffrances vous attend. Mais ne perdez pas courage (...) Nous verrons tous le jour de la libération. Ayez confiance en la vie, mille fois confiance. Chassez le désespoir et vous éloignerez de vous la mort. L'enfer ne dure pas éternellement. Et maintenant, une prière, plutôt un conseil : que la camaraderie règne parmi vous... [Vous êtes] tous des frères et subissez le même sort. Au-dessus de vos têtes flotte la même fumée. Aidez-vous les uns les autres. C'est le seul moyen de survivre. Assez parlé, vous êtes fatigués. Ecoutez : vous êtes dans le bloc 17 ; je suis le responsable de l'ordre ici ; chacun peut venir me voir s'il a à se plaindre de quelqu'un. C'est tout. Allez dormir. Deux personnes par lit. Bonne nuit. (Wiesel, 1981, p. 52)

Ces paroles, rarissimes à entendre dans un camp de concentration, sont restées pour le héros de Wiesel comme une eau rafraîchissante donnée en temps opportun à une âme fatiguée et ayant grandement soif. En conséquence, ses codétenus et lui ont eu un sommeil réparateur, car « c'étaient les premières paroles humaines depuis que nous étions à Auschwitz. Dès que nous eûmes grimpé sur nos lits, un lourd sommeil nous assaillit. » (Ibid., p. 52)

Ce bienveillant Kapo n'est pas le seul "démon débonnaire" de l'univers concentrationnaire. Un autre protagoniste de ce même roman souligne la mansuétude et l'altruisme d'un chef des Kapos du camp de Buna, non loin d'Auschwitz :

L'Oberkapo du 52<sup>e</sup> commando des câbles était un Hollandais : un géant, dépassant deux mètres. Sept cents détenus travaillaient sous ses ordres et tous l'aimaient comme un frère. Jamais personne n'avait reçu une gifle de sa main, une injure de sa bouche (...) [un jour, il refusa de livrer certains Juifs pour qu'ils soient décapités] par la Gestapo. Il fut arrêté sur-le-champ et torturé des semaines durant, par les S.S., mais en vain. Il ne livra aucun nom. Il fut transféré à Auschwitz. On n'entendit plus parler de lui. (Ibid., pp. 72, 73)

Le réalisme littéraire perceptible dans cet extrait du roman de Wiesel – où l'Oberkapo hollandais préfère livrer sa vie au bénéfice de celle des détenus – témoigne que même dans l'enfer des camps, il y a quelquefois voire toujours des "Anges de la Vie". Cette perception trouve également sa justesse dans *Noir Tango (1945-1947)* au travers de ce qui est advenu à Sarah au camp de Ravensbrück. Une de ses codétenues révèle qu'une fois, « parce que Juive, la horde grondante des détenues s'était refermée sur elle. Elle n'avait dû son salut qu'à l'intervention des Kapos. » (Deforges, Op. cit., p. 27)

S'il est clairement admis que les camps hitlériens ont pour priorité l'application rigoureuse de l'extermination des Juifs ; un singulier roman fait comme tordre pour ainsi dire le cou à cette logique notoire. Il s'agit de *Quelqu'un pour quelqu'un* de Patrick Segal qui évoque un camp nazi inédit appelé Colditz peuplé par de nombreux "démons débonnaires". En termes de portrait, contrairement aux autres camps nazis, « Colditz est (...) un camp international de représailles regroupant des officiers évadés, de fortes têtes, des socialistes, des communistes, des juifs, et puis (...) les Anglais, les Belges, les Hollandais et les Polonais (...) Une partie de l'Europe était là. » (Segal, 1985, p.19)

Le héros de Segal qui est interné dans ce camp est un Juif d'origine française nommé Sam. Le narrateur affirme à son sujet qu'il est arrivé « à Colditz en janvier 1943. Parlant quatre langues, il pourrait facilement lier connaissance avec des soldats d'autres pays. En tant qu'officier juif, il fut envoyé au rez-de-chaussée ; les officiers français résidaient au premier étage ; les Polonais se trouvaient au troisième (...) Quand il entra dans le dortoir des officiers juifs (...) il fut accueilli par le capitaine Max, agrégé de lettres, doyen de cette petite communauté. Celui-ci l'accompagna à son lit de fer et lui présenta ses accompagnons, [en premier] Etienne Lévy (...). » (Ibid., pp. 18, 19)

De tous les camps allemands, Colditz est l'unique où les Juifs ne sont pas molestés ou exterminés. Aucun nazi ne les torture. S'ils en viennent à mourir, c'est soit par le fait d'une maladie, soit par le biais d'un travail épuisant. En effet, comme l'avoue Sam avec gaieté, « dans ce camp, on considérait les juifs comme des prisonniers à part entière jouissant des mêmes droits que les autres. » (Ibid., p. 46) Pour ce faire, étant donné que « Colditz est un pays des poux (...), les Allemands avaient distribué du D.D.T. (une sorte d'antibiotique efficace) au chef du baraquement des juifs pour essayer d'enrayer l'épidémie de typhus (...) Et, après la phase de la fouille de nouveaux arrivants, l'officier qui en était le responsable donnait toujours l'ordre à ses hommes d'accompagner la vermine juive auprès de leurs amis, anciens des lieux. » (Ibid., p. 36) Parce que plein de "démons débonnaires", cet exceptionnel camp hitlérien est pour les quelques personnages juifs qui s'y trouvent une oasis hors du commun, un singulier havre de paix en pleine Shoah contre toutes attentes. En dernier lieu, par ce qu'avoue encore Sam, « Colditz semblait être la bonne conscience des Allemands. Il laissait même faire entendre les cris de joie des prisonniers [juifs] se disputant le ballon. » (Ibid., p. 37)

Par ailleurs, conformément à la mission générale de l'écrivain consistant à imposer sa vision du monde au lecteur, à le faire entrer dans sa convention de la "fiction" comme "vrai" –comme l'admet Jean-Marie Gustave Le Clézio dans l'avant-propos du *Procès-*

*verbal* : « [Pour lui], écrire et communiquer, c'est être capable de faire croire n'importe quoi à n'importe qui » (cité par Oster, 1993, p. 833) –; une poignée de romanciers concentrationnaires portraiture Adolf Hitler et quelques-uns de ses plus proches complices comme des “démons débonnaires”.

Jean d'Ormesson par le truchement de son chef-d'œuvre *Le Bonheur à San Miniato* est l'un d'eux. Au sein de ce roman de 380 pages, il fait état de tous les grands chefs nazis, en particulier Adolf Hitler et Rudolf Hess. Les deux savourent journalièrement leur félicité à San Miniato – une ville imaginaire –, capitale du Troisième Reich où le Führer régnera mille ans de suite. Le chef suprême nazi a comme épouse officielle une prima donna juive (Eva Braun) naturalisée Allemande avec sa complicité. Les deux habitent une casemate au centre de cette grande cité. De son côté, avec le concours de son chef, le vétéran Hess se convole en justes noces avec une diva juive connue nominativement par Vanessa. Comme précieux cadeau de mariage, le Führer leur offre un bunker « où il a l'habitude de prononcer des discours enflammés contre les autres Juifs qui pouvaient aboutir à des torrents de sang. » (Ormesson, 1987, p. 54)

Parce que féru de belles voix, « Hitler avait été très aimable à l'égard de Vanessa. Il lui avait parlé gentiment à plusieurs reprises, s'était occupé d'elle, l'avait associée à son épouse Eva Braun en leur conseillant de rester ensemble. » (Ibid., p. 55) Eva Braun et Vanessa forment par la suite un attelage bien assorti en égayant chaque fois leurs époux puis les autres nazis par leurs gorges enchanteresses. Les deux virtuoses juives vivent sans inquiétude aucune pendant toute la Shoah alors que, comme le révèle le héros du *Bonheur à San Miniato*, « les camps de concentration se remplissaient (...) des Juifs ». (Ibid., p. 58) En résumé, dans ce roman de Jean d'Ormesson, malgré que liés conjugalement à des chanteuses juives, Hitler et Hess ne s'empêchent pas de torturer publiquement les Juifs, sauf leurs conjointes chéries.

Presque dans le même ordre d'idées, Johan Bourret dans *Quand les loups rôdent* portraiture une bellissima cantatrice juive nommée Mathilde. Elle devient concubine du colonel SS Herr Oberst du fait qu'elle chante avec brio. Par bonheur, elle l'accompagne par monts et par vaux et finit par gagner la faveur de tous les autres soldats nazis qui la bissent puis la laissent en vie jusqu'à la fin de la Shoah. Par son biais également, d'autres Juifs échappent aux camps et à l'anéantissement. Pour s'en convaincre, les pages 79 à 85 de ce roman exposent avec quelle ingéniosité et perspicacité elle parvient à délivrer deux jeunes juifs sur le point d'être emmurés par un lieutenant hitlérien. La terrible aventure de Benoît Arnoux et son frère benjamin en face d'une cohorte de SS commence

un certain jour de 1942 où la chanteuse extraordinaire juive participait à un vibrant concert ayant pour seuls assistants les autorités hitlériennes. Dans l'entretien suivant, c'est Herr Oberst le colonel qui demande indûment à Mathilde d'arrêter son récital avant de l'apostropher :

« Vous connaissez ces gamins ?

[Mathilde] : Herr Oberst, vous osez me demander si je connais ces enfants que vous traitez de Juifs ! Ils font partie de ma famille. Votre lieutenant vient de frapper [mes] neveux !

[Le lieutenant] : Ils sont juifs, madame. Vous le savez.

- Jeune homme, je sais mieux que vous qui sont ces enfants. Ce sont mes neveux. Ils m'accompagnent dans chacune de mes tournées depuis la nuit où un bombardement les a privés de leurs parents. » (Bourret, 1999, pp. 79, 80)

Après ces paroles de la cantatrice, les 55 présents au concert soutenus par le jeune lieutenant prennent l'initiative de jauger le niveau des Arnoux en matière de chant pour admettre qu'ils "accompagnent réellement Mathilde dans chacune de ses tournées". En clair, bien chanter pour ces jeunes juifs en état d'être incarcérés ou tués équivaldrait à leur survie. Les deux personnages dans les affres de la mort le savent. Heureusement, ils arrivent à bien saisir la balle au bond selon ce long témoignage du benjamin :

« Des gardes entourèrent l'estrade. Pour éviter la catastrophe, il ne restait qu'une issue : que je plonge à mon tour, en prenant tous les risques. Une chanson dont ma mère m'avait appris les paroles me revint en mémoire : un air entraînant que nous fredonnions en famille. Au risque de me faire huer, je me lançai, sans trop réfléchir, dans le premier couplet de "l'hymne de la joie" :

"Que la paix qui nous appelle nous accueille en sa clarté.

Que s'éveillent sous elle l'allégresse et la bonté !"

Les mots filaient doucement. Le public, à la fois intrigué et goguenard, s'immobilisa pour écouter. Je laissai ma voix monter, descendre, jouer avec les échos (...). Il n'y eut aucun tousotement, pas un bruit. Le public tendait l'oreille. Rassuré, mon regard erra à la rencontre de ces yeux glauques braqués sur moi comme autant de fusils (...) La voix de Benoît accompagna brillamment la mienne. » (Ibid., pp. 81, 82)

Chose réjouissante pour les deux jeunes chanteurs juifs et pour Mathilde cela va s'en dire, le colonel et le reste de l'auditoire sont électrisés et se muent ad libitum en "démons débonnaires", comme le confirme ci-après le narrateur de Johan Bourret : « Soudain quelqu'un frappe dans ses mains. C'était le colonel. Debout, il applaudissait. D'autres officiers, se levant à leur tour, l'imitèrent, suivis par l'ensemble des convives. On entendit dans la salle comme un bruit d'orage (...). Le colonel paraissait détendu (...) et cria : "Braves, les enfants, c'était magnifique !" » (Ibid., pp. 83, 84)

Les acclamations et les mots d'approbation de l'autorité nazie devant les Arnoux signifient explicitement qu'ils sont sauvés et, avec Mathilde, ne sont plus une vermine, n'appartiennent plus dorénavant à l'engeance juive. Les dernières paroles de cette sommité de l'armée allemande à l'endroit de la cantatrice – comme s'il avait longuement bissé –, en disent long : « J'aurai besoin de vous Mathilde, vendredi soir, pour une autre manifestation importante, (...) la participation de vos neveux si doués me paraît indispensable. » (Ibid., p. 85) Plus que guilleret, avant de se séparer publiquement d'avec ses subalternes, Mathilde et les deux Arnoux, le colonel fait preuve d'humilité et de modestie en posant un acte quelque peu inhabituel pour quelqu'un de son noble rang. Le même narrateur révèle que « le colonel s'inclina, baisa la main de Mathilde (...), sortit accompagné d'une dizaine de soldats. Et Mathilde attrapa une chaise et s'écroula, en poussant un énorme soupir. » (Ibid., p. 85) Cet "énorme soupir" de la part de la virtuose juive vaut tout son pesant d'or puisqu'elle est témoin d'un singulier miracle : celui de voir autant de "démons" nazis devenir à brule-pourpoint des "démons débonnaires".

## Conclusion

La mise en relief des "démons débonnaires" dans ces quelques romans français des camps honore et rehausse l'image des écrivains concentrationnaires. De fait, leur description de ces personnages nazis affables ayant un amour indéfectible envers les Juifs s'accommodent aux critères d'un bon romancier énoncés par l'écrivain américain John Steinbeck au cours d'une allocution prononcée en 1962 alors qu'il venait d'être récipiendaire du prix Nobel de littérature :

Le rôle de l'écrivain est toujours le même. Son devoir est de dénoncer les faiblesses et les échecs humains et de révéler les rêves obscurs et menaçants afin que l'homme puisse se perfectionner. Par ailleurs, l'écrivain doit célébrer les possibilités de l'homme, sa grandeur spirituelle, son élégance face à la défaite, son courage, sa compassion et son amour. (Mayner, p. 82)

Sans l'ombre d'un doute, au sortir de cette analyse, nous avons la conviction que les romanciers dont les œuvres constituent notre corpus appliquent de façon aisée les différents aspects du discours de l'auteur des célèbres romans *Les Raisins de la colère* puis *A l'est d'Eden* – qui retracent conjointement les maux subis par les noirs américains à une époque donnée de leur histoire dominée par la ségrégation raciale. Assurément, le roman des camps a à maintes fois "révélé les rêves obscurs et menaçants" en peignant

certaines antijuifs débonnaires qui n'ont ménagé aucun effort pour avertir les Juifs du danger incessant qui les guettait, qui ne sont pas restés bouche bée devant les malheurs de ses individus programmés systématiquement pour la solution finale ou Shoah. D'un autre côté, le "courage" de certains nazis ou "démons débonnaires" s'est fait montre lorsqu'ils ne se sont pas résignés à protéger ces premiers ennemis du nazisme. "La compassion et l'amour" de ces défenseurs du Troisième Reich ont été plus que manifestes chez les Kapos, principalement les deux Kapos de *La Nuit* d'Elie Wiesel, surtout l'Oberkapo hollandais du 52<sup>e</sup> commando des câbles dans le même roman. En outre, dans un style satirique ou pamphlétaire, d'aucuns auteurs ont mis en valeur le bon cœur du protagoniste Adolf Hitler, sans passer sous silence ses caciques et plus proches acolytes comme Rudolf Hess.

Ces "démons débonnaires" ou nazis bienveillants ont de façon respectueuse fait preuve de philanthropie, d'humanisme, d'empathie et de commisération envers les Juifs pour les sauver de l'extermination savamment programmée par le régime hitlérien. A la lumière de leurs agissements on ne peut plus surprenants, nous comprenons en fin de compte ces propos de l'auteur de *Mon cœur mis à nu* : « Il existe chez tout homme, à chaque heure et à tout moment, deux postulations [tendances] simultanées : l'une vers Dieu [le bien], l'autre vers Satan [le mal]. » (Baudelaire, 1966, p. 13)

## REFERENCES

- Baudelaire, Charles (1966). **Mon Cœur mis à nu**, Paris: Albin Michel.
- Bernard, Clavel (1998). **Le Soleil des morts**, Paris : Albin Michel.
- Bourret, Johan (1999). **Quand les loups rôdent**, Paris : Archipel.
- Boussinot, Roger (1985). **Des enfants dans les arbres**, Paris : Robert Laffont.
- Brenner, Jacques (1984). **Les Amis de jeunesse**, Paris : Grasset et Fasquelle.
- Combescot, Pierre (1991). **Les Filles du calvaire**, Paris : Grasset et Fasquelle.
- Deforges, Régine (1991) **Noir Tango (1945-1947)**, Paris : Ramsay.
- Desvignes, Lucette (1986). **Le Livre de Juste**, Paris : Mazarine.
- Diwo, Jean (1994). **L'Empereur**, Paris : Flammarion.
- Duchet, Claude (1979). **Sociocritique**, Paris: Nathan.
- Dumond, Claude (2005). **La Shoah: notre société en question**, Saint-Amand-Montrond: P.U.F.
- Gray, Martin (1971). **Au nom de tous les miens**, Paris: Robert Laffont
- Grossman, David (1991). **Voir ci-dessous** : amour, Paris : Le Seuil.

- Huston, Nancy (2006). **Lignes de faille**, Paris: Actes Sud.
- Keneally, Thomas (1984). **La Liste de Schindler**, Paris : Robert Laffont.
- Klemperer, Victor (1996). **LTI, La Langue du Troisième Reich**, carnet d'un philologue (traduit de l'allemand et annoté par Elisabeth Guillot), Paris, Albin Michel.
- Lambron, Marc (1993). **L'Œil du silence**, Paris: Flammarion.
- Liebster, Max (1995). **La tour de garde**, 15 juin, Watch Tower Bible and Tract Society.
- Littell, Jonathan (2006). **Les Bienveillantes**, Paris: Gallimard.
- Mauriac, François (1933). **Le Romancier et ses personnages**, Paris: Corrêa.
- Mayner, Clara (1987). **Le Livre des prix Nobel de littérature**, Paris: Stock.
- Némirovsky, Irène (2004). **Suite française**, Paris, Denoël.
- Ngakosso, Séverin (2023). **Métaphores de l'identité juive pendant la Shoah dans le roman concentrationnaire français de 1981 à 2021**, Thèse de Doctorat, 2022-2023, Université Marien, Ngouabi, Brazzaville (Congo).
- Oldenbourg, Zoé (1987). **Les Amours égarées**, Paris, Gallimard.
- Ormesson, Jean d' (1987). **Le Bonheur à San Miniato**, Paris, Jean-Claude Lattès.
- Oster, Pierre (1993). **Dictionnaire de citations françaises**, Paris, Le Robert.
- Pilhes, René-Victor (1985). **La Pompéi**, Paris, Albin Michel.
- Sabatier Robert (1990). **La Souris verte**, Paris, Albin Michel.
- Segal Patrick (1985). **Quelqu'un pour quelqu'un**, Paris, Flammarion.
- Wiesel, Élie (1981). **La Nuit**, Paris, Le Seuil.
- Wiesenthal, Simon (1981). **Max et Hélène**, Paris, Opera Mundi /Robert Laffont.
- Zima, Pierre (1978). **Pour une sociologie du texte littéraire**, Paris, PUF.

Recebido em: 12/10/2023

Aceito em: 12/04/2024

**Para citar este texto (ABNT):** NGAKOSSO, Séverin. Démons débonnaires dans le roman des camps. *Njinga & Sepé: Revista Internacional de Culturas, Línguas Africanas e Brasileiras*. São Francisco do Conde (BA), vol.4, nº 1, p.306-321, jan.-abr. 2024.

**Pour citer ce texte (APA):** Ngakosso, Séverin (jan.-abr. 2024). Démons débonnaires dans le roman des camps. *Njinga & Sepé: Revista Internacional de Culturas, Línguas Africanas e Brasileiras*. São Francisco do Conde (BA), 4 (1): 306-321.

Njinga & Sepé: <https://revistas.unilab.edu.br/index.php/njingaesape>